

Howard Phillips Lovecraft est né à Providence, Rhode Island, une des plus anciennes villes de l'Est des États-Unis, en 1890. Une enfance solitaire, et une passion dès l'adolescence pour la science et l'astronomie, qui le mènera à l'écriture et au journalisme amateur. À partir de 1920, et encore plus après la mort de sa mère, il commence l'écriture de récits fantastiques, publiés en particulier dans le magazine *Weird Tales*. Un mariage raté, qui le conduit à vivre deux ans à New York avant un retour définitif à Providence et la misère qui s'installe. Il meurt en 1937, sans avoir publié un seul livre, au moment même où sa célébrité se fait définitive et immense.

Howard Phillips Lovecraft

L'APPEL DE CTHULHU

suivi de

NOTES SUR L'ÉCRITURE DE LA FICTION SURNATURELLE

*Nouvelle traduction
de l'anglais (États-Unis)*

&

*Introduction et notices
de François Bon*

Points

ISBN 978-2-7578-5289-7

© Points, 2015 pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Sur la colline de la petite ville de Providence, le 15 mars 1937, disparaît un homme de moins de cinquante ans, un solitaire qui a toujours habité ces quelques mêmes rues, sauf deux ans à New York et, chaque printemps, d'étonnantes équipées de Québec jusqu'en Floride par trains et autobus.

Un homme qui jamais n'a cessé d'écrire : passionné de sciences et d'astronomie dès son adolescence, il s'engouffre dans le monde du journalisme amateur. Passionné de poésie et de prose lyrique, avec une vénération pour Edgar Poe, il construit dès ses vingt ans, émergeant d'une longue période de claustration volontaire, les figures hors du monde qui pourraient les porter. Dormant le jour, écrivant la nuit, marcheur invétéré, se nourrissant trop souvent d'une boîte de haricots et de glaces à la vanille puisque ses moyens ne lui permettent guère plus, il ne verra jamais ses écrits imprimés dans un livre. Une vie usante, entre le bref mariage raté, les deux vieilles tantes rêvant encore à l'ancienne prospérité familiale, et un travail de réviseur-correcteur (on

dirait nègre) pour quelques sous-faiseurs avides de réputation littéraire...

Bien sûr, tout cela à voir de plus près : la biographie américaine de référence (celle de S. T. Joshi¹) fait plus de mille cent pages.

Mais le premier mystère Lovecraft, c'est d'abord lui-même. Des dizaines de milliers de lettres et cartes postales, qui nous permettent de presque tout savoir de ses lectures, ses voyages. Et puis, à intervalles décousus, cette poignée de récits, longs de vingt ou soixante ou cent vingt pages, qu'il soumet à ces magazines dits *pulp*, avant l'âge de la science-fiction, où on le respecte mais dont la qualité de sa prose, son caractère éminemment littéraire, le sépare complètement et fait qu'il est constamment soumis à des refus méprisants.

Howard Phillips Lovecraft, d'autre part, rate tout le moderne. Son idéal de langue : celle du XVIII^e siècle. Son idéal politique : l'Amérique encore rurale et coloniale, au point de tomber dans tous les panneaux du racisme ou du populisme.

Et pourtant... pourtant jamais, depuis les années 1950, il ne s'est éloigné du panthéon des auteurs les plus décisifs. Avec des variations : lorsqu'on a commencé à le traduire, on ne savait presque rien ni de lui, ni de son contexte biographique ou intellectuel, ni de la gestation même des récits. Dans les années 1970, avec l'essor de la science-

1. *I Am Providence, Life and Times of H. P. Lovecraft*, New York (N. Y.), Hippocampus Press, 2013.

fiction, on en fait une sorte de précurseur génial, et on recompose l'œuvre à mesure qu'on empile les livres. Dans les années 1990, l'imagerie en pleine euphorie créative de la bande dessinée, puis des jeux de rôle, s'appuie sur la mythologie souterraine certes présente chez Lovecraft, mais qui n'a été constituée comme telle qu'à titre posthume, par August Derleth.

Alors peut-être que c'est maintenant, le moment.

Parce que nous savons mieux entrer dans l'atelier des écrivains les plus singuliers, et que nous concerne au premier chef d'entrer dans la fabrique même de l'œuvre. Nous le savons pour Proust ou pour Kafka, et la singularité de cet homme-là n'est pas moindre : la littérature vient là et se renverse. De Lovecraft, nous savons les livres de sa bibliothèque, la Remington 1906, la date des brouillons et reprises. Mais nous commençons tout juste à prendre en compte, dans notre lecture, l'essor des villes, le rôle des magazines, la montée des idéologies dans l'après de la Grande Dépression, ou le bouleversement qu'induisent les sciences, Einstein y compris.

Ce chantier est encore tout neuf, même aux États-Unis : versions révisées des textes, établissement encore incomplet de la gigantesque correspondance, édition de l'ensemble des notes de voyages, carnets quotidiens, essais sur le suicide ou pages sur l'écriture elle-même.

Lorsque, dans son Rhode Island natal, cette petite Europe qui est un des premiers ancrages,

entre Newport et Boston j'ai découvert la ville de Providence, et la rue où vivait Lovecraft, ça a été pour moi comme une évidence : le souvenir que j'avais de mes lectures adolescentes ne correspondait en rien à ce que j'en découvrais maintenant.

L'aventure de la traduction a commencé là. Partir de ses propres préceptes sur la narration. Respecter ses constructions avec l'étrange point-virgule au milieu de la phrase. Respecter tous ces narrateurs qu'il construit précautionneusement, eux-mêmes délibérément maladroits dans la langue, et encore plus quand ils ne comprennent rien à ce qui leur arrive. Se garder d'arrondir les angles ou les nuances, même quand Lovecraft répète une assonance, un mot. Se laisser prendre à une terrible machine où jamais, dans un quelconque point du texte, n'est fourni un élément sans qu'il ait sa place nécessaire et unique dans la résolution finale du mystère.

Alors nous y voilà.

Un monde où toutes les peurs peuvent surgir du contexte le plus ordinaire et qui nous livre en même temps le plus étrange quotidien de l'Amérique début de siècle.

Des monstres dans les replis de la mer ou les fonds reculés de la terre, la possibilité de traversées du temps, l'étonnement de mondes précédant le nôtre, ou coexistant dans le cosmos. La peur de l'autre, la folie tout auprès.

Mais tout cela au nom même d'un mystère autrement plus haut, celui de la littérature elle-même, ce qui nous fait en appeler au langage, au récit,

à l'histoire qu'on vous raconte, pour tenir dans le désarroi du monde.

Ce sont ces récits que nous voulons à nouveau proposer, comme des échappées au temps, comme des trous dans l'abîme du présent.

La terreur, l'horreur, l'informe figure qui se montre dans le rêve, Lovecraft ne les éveille pas pour jouer. Il sait seulement que tout cela nous en disposons déjà, depuis l'enfance, ou dans l'inquiétude du quotidien. Il en est juste un formidable amplificateur.

Et c'est ainsi qu'il est temps de le lire : parce que s'y joue définitivement une bascule majeure de la littérature.

François Bon

En parallèle des nouvelles traductions et des notices accompagnant les textes, on trouvera sur le site TheLovecraftMonument.com de nombreux essais, articles, récits brefs complémentaires.

L'APPEL DE CTHULHU

« D'êtres disposant de tels pouvoirs, on peut raisonnablement concevoir qu'ils survivent... la survivance d'une période immensément lointaine, où... la conscience se manifestait, peut-être, par des formes et apparitions longtemps disparues dès avant la marée de l'humanité en formation... des formes dont la poésie et les légendes seules ont saisi la mémoire évanescence l'ont appelée dieux, monstres, êtres mystiques de toutes sortes et espèces... »

Algernon Blackwood

*Trouvé dans les papiers du regretté
Francis Wayland Thurston, de Boston.*

I

Une horreur d'argile

La chose la plus miséricordieuse en ce monde, je crois, c'est l'inaptitude de l'esprit humain à corrélér tout ce dont il est témoin. Nous vivons sur une placide île d'ignorance au milieu de noires mers d'infini, et cela ne veut pas dire que nous puissions voyager loin. Les sciences, chacune attelée à sa propre direction, nous ont jusqu'ici peu fait de tort ; mais rassembler nos connaissances dissociées nous ouvrira de si terrifiants horizons de réalité, et la considération de notre effrayante position ici-bas, que soit nous deviendrons fous de la révélation, soit nous en fuirons la lumière mortelle dans la paix et la sécurité d'une nouvelle ère d'obscurité.

Les théosophes ont pressenti l'impressionnante grandeur du cycle cosmique où notre monde et la race humaine ne sont qu'un épisode transitoire. Ils ont fait allusion à d'étranges vestiges en termes qui vous glaceraient le sang si on ne les recouvrait pas d'un optimisme dérisoire. Mais ce n'est pas d'eux que j'emprunte ce singulier aperçu sur ces éternités interdites qui m'effraie quand je pense à elles et

me rend fou quand j'en rêve. Ce que j'ai entrevu, comme tous ces redoutables aperçus de la vérité, a soudainement éclaté d'un rapprochement accidentel de choses disjointes – en ce cas celui d'un vieil article de journal et les notes d'un défunt professeur. J'ose espérer que personne d'autre n'entreprendra cette reconstitution ; et certainement, si je vis, jamais je n'ajouterai consciemment maillon à si hideuse chaîne. Je crois que le professeur, lui aussi, avait l'intention de garder le silence quant à ce qu'il savait, et qu'il aurait détruit ses notes si la mort ne l'avait soudainement saisi.

Ma découverte de tout cela remonte à l'hiver 1926-1927, avec la mort de mon grand-oncle George Gammell Angell, professeur émérite à la chaire des langues sémitiques de l'université Brown, Providence, Rhode Island. Le professeur Angell était largement reconnu comme autorité en matière d'inscriptions anciennes, et les directeurs de musées prééminents avaient souvent recouru à son expertise ; nombreux sont donc ceux qui doivent se souvenir de son décès, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Et l'intérêt local fut multiplié par l'opacité des causes de cette mort. On avait frappé le professeur alors qu'il revenait du bateau de Newport ; tombant brusquement, dit un témoin, après avoir été bousculé par un nègre déguisé en matelot, surgi d'une de ces sombres et louches ruelles de la colline abrupte débouchant sur le bord de mer au coin de Williams Street où habitait le défunt. Les médecins ne trouvèrent aucun dommage visible, mais conclurent

après un débat perplexe à quelque lésion inconnue du cœur et que la brusque ascension de cette raide pente de la colline, par un homme si âgé, était la cause de sa fin. À l'époque je ne vis aucune raison de mettre en cause ce diagnostic, mais plus tard je fus enclin à m'étonner – et plus que m'étonner.

En tant qu'héritier et exécuteur testamentaire de mon grand-oncle, qui mourut veuf et sans enfants, c'était le moindre que j'étudie ses papiers avec quelque minutie ; et dans ce but je déménageai des caisses entières de dossiers chez moi à Boston. L'essentiel du matériel que je compilai sera bientôt publié par la Société américaine d'archéologie, mais il y avait là une boîte que je trouvai curieuse à l'excès et que je me sentis peu disposé à montrer à d'autres yeux. Elle était cadenassée, et je n'en trouvai pas la clé jusqu'à ce qu'il me vînt l'idée d'examiner le trousseau personnel que le professeur gardait toujours dans sa poche. Bien sûr je réussis alors à l'ouvrir, mais pour me confronter à un obstacle plus fort et encore mieux protégé. Quelle pouvait donc être la signification de ce bizarre bas-relief d'argile, et de ce fatras de notes, coupures de journaux et divagations que j'y trouvai ? Mon oncle, sur ses vieux jours, était-il devenu crédule à la plus superficielle des impostures ? Je me résolus à chercher quel sculpteur excentrique était responsable de cette apparente perturbation de la tranquillité d'esprit d'un vieil homme.

Ce bas-relief était un rectangle brut de moins d'un pouce d'épaisseur et de cinq à six pouces

de long ; bien certainement d'origine contemporaine. Ce qu'il représentait, par contre, était loin d'être moderne par l'atmosphère et la suggestion ; nombreuses et extravagantes sont les fantaisies du cubisme et du futurisme, mais elles ne reproduisent pas si souvent cette régularité énigmatique qui hante l'écriture préhistorique. Une sorte d'écriture, c'est ce que semblait être la masse de ces motifs ; mais dans toute ma mémoire, malgré une grande familiarité avec les écrits et collections de mon oncle, aucun moyen d'identifier celle-ci en particulier, ou même de lui trouver les affiliations les plus indirectes.

Sur ces hiéroglyphes apparents, une figure d'une intention picturale évidente, même si son exécution impressionniste interdisait toute idée claire de sa nature. On aurait dit une sorte de monstre, ou un symbole représentant un monstre, d'une forme que seule une imagination malade pouvait concevoir. Si je dis qu'un genre d'imagination enfiévré tentait de superposer simultanément les images d'une pieuvre, d'un dragon et d'une caricature humaine, je ne trahirais pas l'esprit de la chose. Une tête de poulpe avec des tentacules, surmontée d'un corps ridicule avec des écailles et des ailes rudimentaires ; mais c'était l'impression générale de l'ensemble qui le rendait le plus terriblement effrayant. Au-delà de l'image, la vague suggestion d'une architecture cyclopéenne.

Le texte qui accompagnait cette bizarrerie, hors une liasse de coupures de presse, était de l'écriture

